

Le corps exhibé : un texte singulier du féminisme quatrième génération

Flaunted Bodies: The Singular Text of Fourth Wave Feminism

Stéphanie Pahud



Publisher
Université de Tel-Aviv

Electronic version

URL: <http://aad.revues.org/2338>

DOI: 10.4000/aad.2338

ISSN: 1565-8961

Electronic reference

Stéphanie Pahud, « Le corps exhibé : un texte singulier du féminisme quatrième génération », *Argumentation et Analyse du Discours* [Online], 18 | 2017, Online since 14 April 2017, Connection on 17 April 2017. URL : <http://aad.revues.org/2338> ; DOI : 10.4000/aad.2338

This text was automatically generated on 17 April 2017.



Argumentation & analyse du discours est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Le corps exhibé : un texte singulier du féminisme quatrième génération

Flaunted Bodies: The Singular Text of Fourth Wave Feminism

Stéphanie Pahud

Le langage du corps est parasité par un discours sur le langage du corps. Et c'est une nouvelle façon de nous empêcher d'accéder à l'unité du corps symbolique en prétendant occuper avec superbe le silence entre les mots, la discontinuité que les mots, les gestes, les êtres n'existent plus que dans leur ordonnance formelle. (Le Brun 1977 : 39-40)

Introduction

Cette contribution trouve l'un de ses points de départ dans la conscientisation d'une expérience personnelle du rapport entre corps et féminisme. Elle est en ce sens « située » (Haraway 1988 ; Anderson 2015) : je postule que mon inscription singulière dans la société dans laquelle j'élabore mes recherches participe de la dé-limitation des savoirs que je produis et constitue un point de vue sur les normes corpo-discursives que je questionne. Je suis féministe : je consacre une partie importante de mon temps, privé et professionnel, à théoriser la question de la construction discursive des identités, entre autres en termes de détermination de sexe, de genre et d'orientation sexuelle, et à réfléchir aux moyens qui permettent d'éradiquer les assignations limitantes découlant de ces déterminations. Je suis féministe, mais de l'avis d'un certain nombre de récepteurs et réceptrices de mes prises de position académiques ou publiques, je n'en ai pas « l'air », ce qui m'expose régulièrement à des attaques relatives non pas aux arguments que je textualise, mais à ma performance corporelle du féminisme. Suite à ma participation à une émission télévisée de débat consacrée à un ouvrage polémique de l'essayiste Éric

Zemmour¹, j'ai ainsi subi une salve de *slutshaming* dont les deux extraits qui suivent, publiés sur le blog *Les hommes libres*², donneront une idée :

Zemmour, de mon point de vue, a été admirable. N'ayant pas lu le « carton » qui accompagnait l'apparition de Stéphanie Pahud, aux lèvres maquillées à la truelle, je me suis demandé ce que faisait là cette représentante d'Aspasie ou d'un syndicat d'escortes vieillissantes.

Qu'attendre d'autre d'une féministe qui se regarde dans son propre miroir à chaque mot qu'elle prononce ? [...] Heureusement qu'elle était maquillée comme un mannequin de chez Lancôme sans quoi son désastre aurait été total. À part son joli minois anguleux elle ne laissera pas un souvenir impérissable.

Ces invectives haineuses m'ont fait prendre conscience que mon corps argumentait malgré moi et à contresens de mes discours, qu'il délégitimait mes engagements. D'un point de vue sociologique, le corps, participant de la dotation d'un capital symbolique, social, culturel et économique (Skeggs 2015), est le support d'une « incorporation », à savoir un processus d'inscription (matérialisée ou non) dans le corps des individus des normes, des contraintes et des hiérarchies sociales (Court 2016), mais aussi des croyances et des valeurs : il m'est apparu que les réactions évoquées trahissaient le présupposé qu'il existe des « mises en corps » congrues et d'autres non des revendications féministes, les miennes semblant en l'occurrence inadéquatement incorporées. Par le biais d'une analyse théorique et critique d'un exemple de positionnement féministe similairement disqualifié pour cause de non-congruence avec certains imaginaires du corps en circulation, cette contribution souhaite questionner le potentiel argumentatif des ressources corporelles et contribuer plus globalement à une démarche de désévidentialisation des rapports entre corps et féminisme.

1. (Re)parler le corps

Comme le raconte sur un mode autosociobiographique l'écrivaine Annie Ernaux dans *Les années* (1989), le corps est un objet central de préoccupation et de négociation des réflexions et luttes féministes :

Plus que jamais les femmes constituaient un groupe surveillé, dont les comportements, les goûts et les désirs faisaient l'objet d'un discours assidu, d'une attention inquiète et triomphante. Elles étaient réputées avoir « tout obtenu », « être partout » et « réussir à l'école mieux que les garçons ». Comme d'habitude, les signes de leur émancipation étaient cherchés dans leur corps, leur audace vestimentaire et sexuelle. Qu'elles disent « draguer les mecs », dévoilent leurs fantasmes et se demandent dans *Elle* si elles sont un « bon coup » était la preuve de leur liberté et de leur égalité avec les hommes. L'offrande perpétuelle de leurs seins et de leurs cuisses dans la publicité se devait d'être appréciée comme un hommage à la beauté. Le féminisme était une vieille idéologie vengeresse et sans humour, dont les jeunes femmes n'avaient plus besoin, qu'elles regardaient avec condescendance, ne doutant pas de leur force et de leur égalité (2008 : 180-181).

Le corps est ainsi tantôt thème à part entière du féminisme, tantôt moyen d'appréhension des imaginaires sexués, genrés et sexuels, tantôt matériau investi dans des actes militants. Il sera envisagé dans ces pages en tant que langage, instrument de communication et lieu d'intelligibilité du social (Berthelot 1988), et plus précisément en tant que support argumentatif.

Le corps est le lieu « où s'articulent le biologique et le social, les déterminations physiques et les résonances symboliques, le collectif et l'individuel, le structurel et l'actanciel, la

cause et le sens, la rationalité et l'imaginaire, la contrainte et la liberté » (Julien *et al.* 2006 : 45). Avant même sa naissance, un individu est « attendu » comme fille ou garçon, ce qui l'insère dans des protocoles normatifs de socialisation visant à lui faire incorporer sa place, « c'est-à-dire “devenir” le sujet sexuel (garçon ou fille) qu'il est déjà par avance » (Althusser 1970 : 32). Ce processus de formatage, écrit Borhi, peut « consister en une imposition de mesures, un contrôle corporel, des pratiques sur la vie quotidienne, ou des normes sexuelles, et évidemment dans l'intériorisation de canons esthétiques ou de comportements genrés » (Alessandrin et Esteve-Bellebeau 2014 : 136). Le corps a ainsi pour particularité de remplir une fonction de prémisse et de nous exprimer, notamment en termes de sexe et de genre, avant que nous ayons les moyens réflexifs de performer intentionnellement quelque identité que ce soit et, partant, d'être « le lieu privilégié de la construction et de la projection identitaires, culturelles et sociales » (Paveau et Zoberman 2009 : 16). De ce fait, plus que les performances langagières encore, les performances corporelles sont affublées d'une présupposition de naturalité et d'universalité, d'évidentialité (Connell 2014), et l'on peut étendre au discours du corps le constat de Paveau : « Tout se passe comme si, à mesure que je parle, mes propos étaient dotés d'une évidence antérieure construite “ailleurs” que dans mon discours, et qui le rend signifiant (et légitime) » (2009 : en ligne). Or le corps, tout comme le genre et le sexe (Butler 2006 [1990]), est une construction discursive : « Si les corps ont bien une matérialité, elle est historiquement, socialement et idéologiquement construite par un ensemble de pratiques régulatrices qui rendent le corps “docile”, au service d'une idéologie du pouvoir et d'un modèle anatomique historiquement situé » (Greco 2013 : 275). Ainsi, si le corps est bien un langage naturellement et universellement à disposition, ce langage est à actualiser, comme les langues, au travers de divers systèmes de signes (membres, mimiques, gestes, postures, inscriptions, vêtements, etc.) articulables selon des codes historiques, sociaux et culturels. Pour poursuivre l'analogie, on peut affirmer du corps ce qu'Amossy affirme de la parole : tout corps est situé, et il « ne prend son sens et n'acquiert son efficacité que dans un espace social dont les règles varient selon les cultures et les époques » (2000 : VII). Comme le formulent d'un point de vue anthropologique Graezer Bideau, Kilani et Saillant, « les corps, au-delà d'un donné biologique, d'une “esthétique déjà là”, sont une construction sociale qu'on doit s'approprier » (2011 : 46), chaque individu ayant à se forger aussi bien son corps propre que sa langue dans la langue de tous.

À titre d'illustration du fréquent oubli de cette non-évidence du langage du corps, voici l'extrait d'un article récemment diffusé dans la presse quotidienne suisse, associant port de la barbe et expression de la virilité :

Sois viril, paie-toi une barbe. Esthétique. De plus en plus de Suisses, insatisfaits de leur pilosité faciale, craquent pour la greffe de barbe. Une obsession qui semble dépasser les frontières de la simple mode. [...] L'appétence pour le poil au menton chez les messieurs qui n'en ont pas pourrait [selon la journaliste Renata Libal] avoir de forts fondements identitaires. [...] « À l'heure où les codes se brouillent de plus en plus entre la mode masculine et la mode féminine, la barbe semble être le dernier moyen pour un homme d'affirmer sa virilité » (*Le Matin*, 23 juin 2016).

En naturalisant le sens d'une pratique corporelle culturellement située et diachroniquement instable, puisque la place du système pileux a varié dans les définitions de la virilité (Thuillier 2001), l'article du quotidien *Le Matin* contribue à installer dans les imaginaires un stéréotype de genre, réactivable à des fins persuasives.

En résumé, le corps nous exprime toujours, parfois malgré nous, voire contre nous et nous pouvons appliquer au corps les considérations qui suivent de Butler :

[Les productions discursives] continuent à signifier en dépit de leurs auteurs, et parfois à l'encontre de leurs intentions les plus chères. [...] parler, c'est toujours laisser parler un étranger à travers nous et en notre nom, puisque c'est toujours la répétition mélancolique d'une langue que nous ne choisissons jamais, que nous n'avons pas trouvée comme un instrument dont nous pourrions nous servir, mais par quoi nous sommes pour ainsi dire nous-mêmes utilisés, par quoi nous sommes expropriés, la condition instable et persistante de ce « nous » et de ce « on », la condition ambivalente d'un pouvoir contraignant (2009 : 243-244).

Il est donc indispensable de conscientiser l'appropriation de normes corporelles dans notre construction identitaire et d'apprendre à parler le corps pour maîtriser « la signification (sémantique) et l'efficace (pragmatique) des énoncés qui, par lui, se disent » (Berthelot 1992 : 16). Parler le corps, c'est en ce sens « s'approprier l'un ou l'autre des styles expressifs déjà constitués dans et par l'usage et objectivement marqués par leur position dans une hiérarchie des styles qui exprime dans son ordre la hiérarchie des groupes correspondants » (Bourdieu 1982 : 41). Les performances corporelles que nous produisons font donc partie des éléments qui nous rendent vi-sibles et interprétables, nous rendent « reconnaissables » tout en traduisant plus ou moins intentionnellement et fidèlement notre point de vue sur les assignations normatives : comme le résume Shusterman, en plus d'être un médium permettant de mieux sentir et de mieux agir, le corps est « un site où l'on peut afficher son éthos et ses valeurs de manière attrayante » (2007 : 9).

La présente contribution entend corrélativement montrer que si le corps est, soumis aux normes en circulation, il compte symétriquement parmi les dispositifs sémiotiques de résistance à ces dernières. Pour reprendre l'expression de Fraisse, il est possiblement « un langage de l'émancipation » (2014). C'est ce que revendiquent les corps féministes exhibés. Inversant la connotation de vêtements et postures initialement insultants ou « déclassants », étiquetés « vulgaires », divers mouvements se les (ré)approprient à des fins militantes : un retournement de stigmaté, à savoir des pratiques langagières de renomination et de recatégorisation (Goffman 1975), peut ainsi être opéré en langue comme « en corps ». Ce retournement de stigmaté « permet à tous les locuteurs, qu'ils soient prestigieux ou non, d'exprimer et d'affirmer une conception du monde et des rapports sociaux » (Boutet 2016 : 110), faisant des discours « en corps », comme des discours en langue, « des lieux où se définissent les normes et les valeurs, les prescriptions et les interdits, les goûts et les dégoûts, les qualités et les défauts, les identités, les légitimités, les gloires et les hontes » (Paveau 2014 a : 25). La suite de cette contribution explorera une tentative singulière d'émancipation corpo-discursive, celle du mouvement FEMEN.

2. La langue corporelle singulière des FEMEN

Je ne m'attarderai pas sur la biographie du mouvement que l'on trouve désormais synthétisée et commentée en de nombreux lieux (FEMEN 2013, 2015 ; Bergès 2015 ; Fourest 2014). Je ne m'attarderai pas non plus sur l'inscription de ce mouvement dans une série d'autres qui font du corps un outil de lutte³. Il s'agira ici de mettre en évidence une conception singulière du corps et de son instrumentalisation discursive militante et politique. J'analyserai dans un premier temps la « corpographèse » du mouvement, définie par Paveau et Zoberman comme « la mise en forme langagière, textuelle et sémiotique des corps » (2009 : 3) de ses militantes. Dans un second temps, je

m'intéresserai à sa réception, et partant, à son efficacité pragmatique, à savoir l'adéquation des performances corporelles choisies avec les cibles visées.

FEMEN est un collectif féministe fondé en Ukraine en 2008 par Anna Hutsol (sociologue de formation), puis essentiellement porté depuis 2009 par Inna Shevchenko (journaliste), devenue leader médiatique. Reconnaissable par la nudité de ses militantes, son dessein originel était « d'organiser un mouvement féministe de résistance dans un pays gouverné par et pour des hommes : l'Ukraine » (FEMEN 2015 : 8). Cherchant « un moyen spécifique pour communiquer avec le monde brutal des hommes » (*ibid.*), le collectif a rapidement choisi l'activisme seins nus : « Notre dieu est femme, notre mission est la révolte, nos armes sont nos seins nus » (*ibid.* : 23). C'est donc en instrumentalisant un des symboles les plus forts de la féminité, la poitrine, que FEMEN entend « transforme[r] l'image de la femme et interroge[r] la place de son corps dans un monde structuré par des normes masculines » (*ibid.* : 45). Je m'intéresserai ici à la théorisation de l'engagement féministe du mouvement. Pour répondre à leurs détracteurs⁴ - « qu'ils soient ennemis de la démocratie et de la liberté, qu'ils aient essayé de détourner [leur] pensée, qu'ils aient voulu s'en approprier les mérites ou qu'ils ne l'aient tout simplement pas comprise » (*ibid.* : 5), les FEMEN ont décidé d'argumenter leurs actions et de définir leur identité dans un manifeste venant compléter leurs « manifestations »⁵. La version la plus complète de ce texte a paru en 2015. Les porte-parole du mouvement s'y présentent « animées d'une idéologie absolue, constante et incorruptible » (*ibid.* : 6) et visent une universalisation de leur combat :

L'idéologie de FEMEN est un absolu, la quête d'une société idéale dans laquelle la conception binaire et genrée des rapports humains serait abolie et où chaque individu se reconnaîtrait comme l'égal de l'autre. Nous cherchons à dépasser les problématiques individuelles, les spécificités culturelles, politiques, nationales et religieuses. Nous cherchons à émanciper femmes et hommes du carcan sexiste que la société leur impose. Que nos rapports ne soient plus régis que par un seul et unique principe : l'égalité. Nous proclamons l'indivisibilité de l'être humain (*ibid.* : 26).

Les FEMEN s'adressent aux femmes – et aux femmes seulement – dans un vocabulaire martial : leur devise en fait des guerrières, « Every woman is a riot : Chaque femme porte en elle la révolte » (*ibid.* : 53). Leurs trois ennemis revendiqués sont les dictatures, l'industrie du sexe et les religions (*ibid.* : 30). L'activisme des corps trouve sa place dès l'exergue :

À toutes nos sœurs en lutte.

À la nouvelle génération de femmes qui devront à leur tour se battre pour n'avoir plus jamais honte du sexe entre leurs cuisses et œuvrer pour un monde de justice et d'égalité.

À toutes les héroïnes anonymes à travers le monde, celles qui s'élèvent contre la violence, l'inégalité, l'oppression, l'humiliation et l'injustice.

À celles qui résistent par un refus, par un cri, par une image, par un mot ou par un geste.

À toutes les femmes qui lèvent leur menton, dressent leur poitrine, et brandissent leur poing.

À nous toutes, fières, courageuses et victorieuses.

L'objectif du mouvement est de « créer un nouvel idéal féminin, celui d'une femme combattante et indépendante » (*ibid.* : 48), au corps libéré « d'une exploitation patriarcale monstrueuse », au travers d'une « démarche sexuelle féminine » (FEMEN 2013). Outre « la proclamation par la femme de ses droits sur son propre corps » (*ibid.*), ce sont les corps exhibés eux-mêmes qui fonctionnent comme arguments « par l'exemple », le terme de

« démarche » pouvant être saisi dans son double sens intellectuel et pratique, « manière de raisonner et de faire » : à des fins de captation, en plus d'être exprimée, l'opinion des FEMEN est en effet « performée », tantôt inscrite sur leurs corps, tantôt directement « mise en corps ». C'est ainsi une forme de recadrage du réel (Breton 2003) qu'opèrent les militantes, tentant d'imposer un nouvel univers de référence/croyance dans lequel le corps serait à lire comme étant au service non plus du patriarcat mais des femmes elles-mêmes, « la nudité féminine [n'étant] plus dominée par la définition sexuelle qu'en donnait l'industrie du sexe mais par la volonté féministe de considérer son propre corps comme un outil de résistance et de libération » (FEMEN 2015 : 38-39), comme un répertoire de signes convertibles en arguments moyennant un processus de réappropriation/resémantisation. Pour Oksana Chatchko, co-fondatrice du mouvement, c'est une exigence de simplicité qui a induit ce choix rhétorique des militantes :

Le jour de l'Indépendance, en 2009, nous avons rassemblé tout le monde pour une séance photo. Je suis montée sur un podium, j'ai enlevé mon haut et j'ai commencé à appeler les badauds à manifester pour défendre leurs droits civiques et leur indépendance, au lieu de se faire amadouer par des concerts gratuits avec des stars payées par le pouvoir. J'ai fait cela sans effort et j'ai compris que c'était notre meilleure trouvaille. La simplification maximale de l'image d'une fille FEMEN : le topless avec une inscription sur le corps et une couronne sur la tête. Tout ce qui est génial est simple. Il y a des situations où il faut réagir immédiatement, et il est inutile de confectionner des décors ou des costumes. Il faut juste une fille-soldat, une couronne et un corps nu, et voilà, la protestation est prête ! (FEMEN 2013 : 111)

Revendiquant la création d'une « esthétique nouvelle », c'est au moyen du néologisme « sextremisme » que les FEMEN labellisent cette « nouvelle vision du féminisme » (Inna Shevchenko, 7 février 2013, *Huffpost*) :

Le mot « sextremisme » s'impose comme contrepoint ironique face à l'extrémisme patriarcal et son culte de la terreur et face aux extrémismes religieux. C'est une forme non violente, mais extrêmement agressive de provocation. C'est une arme de démoralisation puissante, sapant les bases d'une éthique poussiéreuse et d'une culture patriarcale vérolée (FEMEN 2015 : 47).

Cet activisme est pensé comme une manière de tester la démocratie (*ibid.* : 47) et de décoloniser l'imaginaire féminin, les seins nus étant le symbole fort « détourné » dans ce dessein :

Lorsque la femme sort topless pour protester, elle détruit les bases mêmes du patriarcat qui est fondé sur la passation de la propriété privée de père en fils. [...] Cela met les hommes en colère, cette gent féminine qu'ils ne contrôlent pas. Les seins nus les enragent en particulier, car les seins sont l'instrument qui nourrit le bébé. [...] Pour nous, cela a un sens profond : la femme a dépassé les frontières et le cadre fixés par la communauté masculine. Le topless recouvre tout un éventail d'idées et de sens. C'est d'abord une façon de dire « Je suis libre, je n'ai plus de complexes ! » (FEMEN 2013 : 117-118)

En termes de stratégie communicationnelle, les FEMEN (re)politisent le(ur) corps, devenant « site discursif » :

Le corps inscrit des FEMEN les construit en sujets politiques parlants. Cette construction s'accomplit à travers un double déplacement du corps féminin : déplacement hors de la place prescrite à la femme, ukrainienne à l'origine (foyer ou bordel [...]) et déplacement hors de l'apparence extérieure prescrite à la femme (habillée pour séduire ou se cacher, ou dénudée selon les exigences du regard masculin) (Paveau 2014 b : en ligne).

Le parti pris des FEMEN est d'adopter des postures stéréotypiquement attribuées aux femmes et les stigmatisant pour exprimer leur refus de consentir aux normes corporelles patriarcales qui sous-tendent ces dernières : « Nous nous réapproprions ce corps qui nous a été confisqué et déconstruisons les stéréotypes en exposant notre nudité dans un contexte politique » (FEMEN 2015 : 45). « En faisant du corps féminin un argument indissociable de [leur] lutte pour la reconnaissance des femmes en tant qu'êtres irréductibles à une enveloppe matérielle » (2015 : 38-39), les FEMEN pratiquent un retournement de stigmat, tentant d'« inverser totalement la connotation misogynne liée à la nudité féminine » (2015 : 51-52) :

Maquillage exagéré, mini-shorts et talons hauts : nous utilisons délibérément les codes de beauté patriarcaux comme instrument d'irritation contre le système qui les a créés. [...] Quelle que soit leur physionomie, nous mettons en scène des corps féminins apprêtés, mais en rébellion, utilisant les attributs du sexisme contre le sexisme lui-même (2015 : 52).

Ce détournement de l'exhibition/aliénation patriarcale des performances corporelles féminines est assumé par les militantes comme un blasphème :

Puisque l'essence même des religions donne aux femmes une place de second choix dans la société, et puisque c'est notamment par le contrôle de leur corps (interdiction de la contraception, tabou de la sexualité, impureté du corps féminin) que les religions parviennent à les maintenir en cage, FEMEN choisit d'opposer à ses systèmes leur pire ennemi : un corps de femme libre. Le blasphème des femmes participe au processus de délivrance de la situation esclavagiste qui leur est imposée par les institutions religieuses (2015 : 42).

Défini dans un contexte religieux comme « une rupture volontaire de l'homme dans l'expression de sa relation au divin » (Cabantous 1998 : 17), le blasphème peut être conçu, dans le cadre de la lutte des FEMEN, comme une rupture volontaire de la relation des femmes à une conception sinon « sacrée », du moins « sacralisée », « essentialisée », du féminin.

Mais comme je vais le montrer au travers d'une analyse de quelques réactions médiatiques au mouvement, ce détournement exprimant un rapport de désobéissance est loin d'être unanimement compris comme tel. Le corps ayant une dimension collective, multisémiotique et historique, ses performances sont empreintes d'une « intercorporalité », c'est-à-dire de « marques d'un passé renvoyant à d'autres pratiques à d'autres modèles culturels et à d'autres corps » (Greco 2013). Pour poursuivre le parallèle entre corps et langues naturelles, les FEMEN ne peuvent que parler « avec le corps » des autres, un corps « extérieur et collectif », « faillible et lacunaire au regard [de leurs] expériences singulières » (Boutet 2016 : 250) et reproduire des images stéréotypées ancrées dans les imaginaires de leurs cibles. Performant corporellement l'idéal de « la femme blanche séduisante » violemment décrié par ailleurs (Despentes 2006), les militantes prennent en l'occurrence le risque de projeter une image à laquelle ne peuvent adhérer voire s'identifier des publics passant à côté/contestant la pertinence du retournement de stigmat opéré et par-là d'endosser un *ethos* contre-productif.

3. Un féminisme qui s'incline devant la domination masculine ?

Comme le constate Marie-Anne Paveau (2013), les interventions des FEMEN génèrent régulièrement des « événements discursifs moraux, c'est-à-dire la production de discours

qui formulent une indignation, un rejet, une critique d'ordre moral, faisant appel à des notions comme la correction, la décence, voire les bonnes mœurs, souvent articulées avec des valeurs esthétiques » (2013 : en ligne). En d'autres termes, les « attaques à corps nu » des militantes suscitent davantage l'adhésion – ou le rejet – que l'argumentation : comme le déplore Fraisse, quand la nudité entre en politique, « tout le monde se précipite pour énoncer un jugement, un jugement de valeur, dévalorisant si possible » (2014 : 66).

Les FEMEN ont choisi de combattre le sexisme par la médiatisation, puisque c'est massivement par ce biais que se multiplient les stéréotypes, et pour reprendre l'expression de Martin, « à l'image des virus, [de] tester l'immunité de chacun » (2013 : 4). La non-transparence de leur objectif, « pirater le système médiatique rempli de ces stéréotypes qui en une image, assignent une place de subalterne à la femme dans la société, pour les remplacer par nos images d'amazones » (FEMEN 2015 : 48), altère cependant leur stratégie de retournement de stigmaté. On reproche en effet aux militantes de produire un discours adapté aux exigences du marché :

Le langage du corps, du sexe, est, plus encore que les autres, piégé par le système marchand. À l'heure d'Internet et de sa profusion pornographique et du déferlement obscène de la publicité, bien malin, bien maline [sic], qui prétend jouer des stimuli et des refoulements sexuels sans s'emmêler les muqueuses et les neurones. Croyant choquer le bourgeois (et quel intérêt ?), on lui parle publiquement un langage qu'il parle couramment en privé et/ou dont il fait déjà commerce. (Guillon 2014)

La langue des FEMEN reprend les signes de la langue patriarcale, et en inverse les interprétations. Mais ne pouvant présupposer une connivence suffisante, sans un métadiscours soigneusement adapté aux différents auditoires visés, le discours des militantes s'expose au contresens. Cette portée potentiellement double de leurs performances fait des FEMEN la cible d'une invalidation radicale de leur engagement féministe. Ainsi, pour Chollet, par exemple, « l'intérêt pour les FEMEN s'avère parfaitement compatible avec l'antiféminisme le plus grossier » :

La réduction permanente des femmes à leur corps et à leur sexualité, la négation de leurs compétences intellectuelles, l'invisibilité sociale de celles qui sont inaptes à complaire aux regards masculins constituent des pierres d'angle du système patriarcal. Qu'un « mouvement » – elles ne seraient qu'une vingtaine en France – qui se prétend féministe puisse l'ignorer laisse pantois. [...] Un féminisme qui s'incline devant la domination masculine : il fallait l'inventer (2013).

Plus d'un billet d'humeur traque cette prétendue duplicité des FEMEN à coups de jeux de mots puisés dans les imaginaires du sexisme. Voici les extraits de trois d'entre eux, ne s'embarrassant pas outre mesure de cohérence argumentaire et flirtant avec le racolage rhétorique :

Sacrées féministes ukrainiennes. Elles nous ont bien divertis cette semaine, à se balader carrosserie à l'air entre Zurich, La Chaux-de-Fonds et Paris. En plus, on y a cru, d'abord, qu'elles voulaient vraiment nous faire réfléchir au destin des femmes ukrainiennes et à l'internationale de la révolution féministe. Mais non. C'est une feinte, une parade, une vraie question à double nichon, pardon à double tranchant. On l'a compris lorsqu'elles ont commencé, (dés)habillées en soubrettes sexy, à nettoyer la porte du domicile de DSK, place des Vosges à Paris. Non pas pour l'humilier, comme tout le monde a cru, mais pour venir à son secours en faisant passer le message que les prostituées, qui montrent aussi leurs seins à tire-larigot et utilisent tout comme elles l'argument que plus il y a du monde au balcon, plus on attire l'attention et c'est tant mieux pour le business, sont les plus grandes féministes du monde. CQFD. [...] Tant que des seins ukrainiens font la une des

médias, la perpétuation de l'espèce est assurée et le monde tourne rond, les femelles faisant leur job d'attirer l'attention avec leurs attributs naturels, le reste du monde, mâle en tête, faisant son job de lorgner dessus. C'est dans l'ordre des choses. Foin de révolution, foin de féminisme. (Isabelle Falconnier, *L'Hebdo*, 3 novembre 2011)

Au risque de paraître pudibond à certain(e)s (j'aime surprendre !), je dirai ceci : je n'ai pas à voir le corps nu de cette jeune femme, j'objecte à ce spectacle, et d'autant moins qu'elle tient à me le montrer (ce qui n'est pas le cas de la baigneuse de la plage naturiste). Se mettre nu(e) est en effet une liberté, qu'il m'arrive de prendre, et que j'encourage par principe. J'ai accordé une attention toute spéciale aux manifestant(e)s qui utilisent, de mille manières, leurs corps dévoilés dans des actions militantes. C'est un usage politique du corps, de sa fragilité affichée, qui me touche et me concerne. Lorsque je suis en face de la photo d'Inna, dont je ne m'aventurerai certainement pas à confier si je la trouve « jolie » ou non, j'éprouve le même agacement que devant n'importe quelle exhibition publicitaire, qu'il s'agisse d'une jeune espoir de la variété ou d'une pub pour un mélange de sucre, de caféine et d'eau gazeuse (Guillon 2014).

Le « sextrémisme » est comme tout le reste, un outil de communication aussi creux que ces mignonnes petites têtes qui agitent leurs cheveux en deux temps. Pose 1 : droites et topless, braillant le slogan du jour, jusqu'à ce que le service d'ordre, quel qu'il soit, se manifeste. Pose 2 : visage à terre, ou menottes dans le dos, exhiber sa douleur autant que ses meurtrissures, les flashes doivent crépiter pendant que pleuvent les coups. La victimisation est le moteur des FEMEN. C'est leur fonds de commerce, par là elles revendiquent, justifient, et s'érigent en martyres politiques. Une bonne FEMEN se doit de finir ecchymosée. Les bleus devenant une preuve : si la violence s'exerce c'est que « la cause est juste » (Delaume 2013).

L'ambiguïté des corps-textes utilisés pour dénoncer l'oppression patriarcale (« de jolies jeunes filles qui ressemblent à des prostituées, mais qui portent des pancartes disant "Je ne suis pas une prostituée" », manifeste des *FEMEN*, 2013 : 97) tend à renforcer un imaginaire sexiste en concentrant l'attention sur les stéréotypes de genre au détriment du geste politique :

Chères féministes ukrainiennes,
Vous faites pitié. [...] quand on revendique défendre une bonne cause, il y a deux choses qu'on doit s'interdire : primo, paraître ridicule, et, deuzio, renforcer les préjugés qu'on prétend combattre. Avez-vous réfléchi une seconde seulement à l'image d'Épinal véhiculée dans l'inconscient collectif des Suisses à propos des femmes ukrainiennes, en ces temps d'arrivée massive de prostituées venant de l'Est, de la Hongrie et de l'Ukraine en particulier ? On pense, malheureusement, en évoquant les Ukrainiennes, aux organes sexuels primaires et secondaires, pour l'exprimer scientifiquement. Et on rigole en douce quand on vous voit exhiber vos nichons pour la cause du féminisme... Message raté, mes chères. Cordialement, Peter Rothenbühler. (*Le Matin Dimanche*, 30 octobre 2011)

Parce que le corps est comme je l'ai exposé plus haut, sujet à intercorporelité, qu'il « possède un fonctionnement collectif qui implique profondément l'autre du rapport social » (Paveau et Zoberman 2009 : 17), d'autres corps parlent à travers ceux des FEMEN, les exposant à des incompréhensions, à des récupérations non congruentes de leurs performances corpo-discursives, à des amalgames, et à des caricatures réductrices. La nudité des FEMEN peut ainsi être assimilée à une forme d'hypercorrection se retournant contre ses locutrices : de l'extérieur, ce féminisme jouant la carte d'une performance interprétable comme « hyperféminine », voire pornographique (Paveau 2014 b), peut donner l'impression de trahir la cause, cette double réception étant le lot des féminismes jouant la carte de la « féminité », censée euphémiser les luttes, mais reproduisant par là

les stéréotypes dénoncés comme relevant d'imaginaires patriarcaux, sexistes, antiféministes.

Conclusion

Annie Le Brun déplorait - il y a 40 ans déjà - que « le langage du corps » soit « parasité par un discours sur le langage du corps » (exergue de cette contribution, 1977 : 39-40). Vingt ans plus tard, l'auteure faisait du corps « l'identité intégrée par excellence » :

Susceptible d'être constamment révisé dans les salles de musculation et sans relâche maintenu à un état de fonctionnement optimal par une chimie nutritionnelle appropriée, ce corps accessoire devient tout normalement le double dans lequel s'incarne le fameux « monitoring de soi » [Boltanski et Chiapello, « Le nouvel esprit du capitalisme »] auquel aspire l'homme « connexionniste ». A fortiori quand, traité comme l'autre qu'il faut maîtriser sinon vaincre, ce corps se trouve être autant la matière que le lieu à partir desquels se reconstitue une identité en fuite. [...] Tout à la fois forteresse, carapace ou combinaisons de muscles, celle-ci, du fait même de son élaboration sous-cutanée, s'impose comme l'identité intégrée, par excellence. Mais une identité qui résulte autant de l'effacement du corps originel que du corps sexué, pour n'être plus que blindage contre l'autre (2000 : 262-263).

En ce début de 21^e siècle circule le mythe de la libération du corps déjà réalisée : on présuppose les corps émancipés par les luttes antérieures. Au contraire de cela, une floraison de normes les musèle. Comme la langue, le corps est « un lieu de négociation politique du monde », mais il ne semble pas encore pouvoir constituer à lui seul une pratique oppositionnelle, ses discours étant soustraits, comme l'illustrent les réactions suscitées par les actions des FEMEN, au domaine de la rationalité : « La première réaction face [aux] opérations et [aux] seins dénudés [des FEMEN] est souvent de les prendre pour des décérébrées » (Bouton 2015). La nudité des FEMEN ne suffit pas à situer et justifier leur positionnement idéologique, elle a besoin d'être étayée par un métadiscours clair quant au rapport défendu entre féminisme et corps⁶. Les sens du corps étant sans cesse reconfigurés entre idéologies normatives et contre-emplois, les rapports entre corps, identités singulières et normes sociales se co-construisent en permanence : il est donc nécessaire de sortir de la binarité corps libre/corps opprimé et de réfléchir à des procédés discursifs de déstabilisation et de repolitisation des investissements de la matérialité corporelle. Pour poursuivre le parallèle entre langue et corps, il est de la responsabilité de chacun de problématiser son corps et de réfléchir à un mode d'appropriation conséquent du répertoire de signes qu'il constitue. Il me semble fécond à cet égard de « détourner » la réflexion qui suit de Houdebine-Gravaud :

C'est que le rapport langue [corps]/individu-e/société n'est pas simple. Une langue [un corps] catégorise les données de l'expérience, les visions du monde, mais ne les emprisonne pas ; d'où la responsabilité de chaque sujet parlant [incorporé] qui en parlant [performant corporellement] actualise la langue [le corps] et peut la [le] changer ainsi que les mentalités. Or pour transformer celles-ci, il faut changer tant les structures sociales que les paroles [performances corporelles] des sujets, leur façon de dire [montrer] et leur façon d'écouter [de regarder]. Question d'énonciation, de style, pas seulement dans les écrits littéraires [corps militants], mais dans l'écriture [la performance] que peuvent être une parole singulière [un corps singulier], et une façon d'agir, de vivre. (2001 : 106-107)

Pour se libérer de fausses évidences, il s'agit de se rendre étranger à son corps comme à sa/ses langue/s, de se créer des conditions de possibilité non pas d'un changement radical d'un système perçu comme limitatif mais du moins d'un « dissentiment » (Laugier 2004),

et de trouver des expressions idiosyncrasiques et circonstancielles de son identité. Wittig offre un exemple de réappropriation morphosyntaxique de la langue :

J/e suis habitée, j/e ne rêve pas, j/e suis introduite par toi, j/e dois à présent lutter contre l'éclatement pour continuer m/a perception globale, j/e te rassemble dans tous m/es organes, j/e m//éclate, j/e m/e rassemble (1973 : 172-173).

L'auteure rompt l'unité du pronom pour dire la diversité et le caractère « innombrable » du sujet, mais reste dans les limites d'une intercompréhension préservée : on peut de même imaginer utiliser les signes corporels communs pour leur faire parler une langue propre, dénaturalisée, l'idée étant de sortir de la citation ou du contre-emploi pour aller vers une forme de (re)création. Seul ce travail de désolidarisation patiente des signes d'imaginaires réducteurs et « décharnés » peut conduire non pas à une éradication des stéréotypes de genre – aspiration de l'ordre des utopies féministes puisque les stéréotypes sont consubstantiels au processus de socialisation –, mais à leur diversification. Philosophe et écrivain, Paul B. Preciado a d'abord vécu sous l'identité de Beatriz. Activiste transgenre défendant un féminisme queer – dont les « scénarios misent plutôt sur la résistance aux normes de genre et sur des micropolitiques que sur la seule dénonciation de l'oppression et de la domination masculine » (Bourcier et Moliner 2012 : 32-33), son réinvestissement de la langue et du corps est une mise en pratique de cette possible diversification et une invitation à la poursuivre, comme on peut le lire dans cette interview :

Je souhaite à chacun d'inventer un nouveau mode d'emploi pour son corps, de s'extraire de la norme, de ne pas se reconnaître dans le miroir. [...] N'oublions pas que le langage est un système de représentations à l'intérieur duquel il est possible de se définir ou pas, à l'intérieur duquel on est considéré comme un citoyen ou pas, un homme ou une femme, un humain ou un animal. Les conditions de vie et de mort, de droit ou de non-droit, sont précisément données par ce cadre d'intelligibilité. À nous de modifier ces paradigmes pour transformer les conditions de production de la vérité. Je persiste à penser qu'il est possible de produire de la connaissance à partir des conditions mêmes de son exclusion, en ouvrant la notion de subjectivité politique et grâce à l'auto-expérimentation. La révolution est en marche, elle passera forcément par le corps et la transformation du langage (Levy 2015)

À l'instar de la langue, le corps est « un système symbolique engagé dans des rapports sociaux » : en plus d'informer et de raconter, il autorise donc également « la censure, le mensonge, la violence, le mépris, l'oppression, de même que le plaisir, la jouissance, le jeu, le défi, la révolte » (Yaguello 1992). Mais l'émancipation que font miroiter ces possibles ne peut aller sans réflexivité et responsabilité. Un retour réflexif sur mes propres pratiques corpo-discursives m'amène à considérer qu'il relève de ma responsabilité non seulement de prendre des risques – ou de « manquer de courage » du point de vue de Preciado, et« de ne plus avoir la force de répéter la norme » (2014), dont celui d'être féministe 'sans en avoir l'air', mais aussi de discuter dans des espaces comme celui-ci les éventuelles résistances provoquées par la déstabilisation d'imaginaires conservateurs que cette forme de désobéissance féministe suppose. L'intention que Lagasnerie exprime dans son récent essai *Penser dans un monde mauvais*, « concilier écriture théorique et pratique contestataire » de manière à ce que cette écriture ne reste pas qu'un « jeu scientifique » (2017 : 8 et 45), me semble gagner à être elle aussi incorporée.

BIBLIOGRAPHY

- Alessandrin, Arnaud & Brigitte Esteve-Bellebeau (dir.). 2014. *Genre ! L'essentiel pour comprendre* (Paris : Des ailes sur un tracteur).
- Althusser, Louis. 1970. « Idéologie et appareils idéologiques d'état. (Notes pour une recherche) ». *La Pensée* 151, 3-38.
- Amossy, Ruth. 2000. *L'argumentation dans le discours. Discours politique, littérature d'idées, fiction* (Paris : Nathan).
- Anderson, Elizabeth. 2015. « Feminist Epistemology and Philosophy of Science ». *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, en ligne, URL : <http://plato.stanford.edu/entries/feminism-epistemology/>
- Bard, Christine. 2014. « Mon corps est une arme, des suffragettes aux FEMEN ». *Les Temps Modernes* 678, 213-240.
- Bergès, Karine. 2015. « Quand le féminisme s'exhibe : l'exemple du collectif FEMEN ». Bergès, Karine, Diana Burgos, Ludec Nathalie & Yusta Mercedes (dir.). *Résistantes, militantes, citoyennes. L'engagement politique des femmes aux XXe et XXIe siècles, Mondes hispanophones* 43 (Rennes : PUR), 233-245.
- Berthelot, Jean-Michel. 1988. « Le Discours sociologique et le corps ». *Quel corps ?* 34-35, 72-83.
- Berthelot, Jean-Michel. 1992. « Du corps comme opérateur discursif ou les apories d'une sociologie du corps ». *Sociologie et Sociétés* 24-1, 11-18.
- Bourcier, Marie-Hélène & Alice Moliner. 2012. *Comprendre le féminisme* (Paris : Max Milo).
- Bourdieu, Pierre. 1982. *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques* (Paris : Fayard).
- Boutet, Josiane. 2016. *Le pouvoir des mots. Nouvelle édition* (Paris : La Dispute).
- Bouton, Eloïse. 2015. *Confession d'une ex-FEMEN* (Paris : Édition du Moment).
- Breton, Philippe. 2003. *L'argumentation dans la communication* (Paris : La Découverte).
- Butler, Judith. 2006 [1990]. *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, traduit de l'anglais par Cynthia Kraus (Paris : La Découverte).
- Butler, Judith. 2009. *Ces corps qui comptent. De la matérialité et des limites du « sexe »* (Paris : Éds Amsterdam).
- Butler, Judith. 2004. *Le pouvoir des mots. Politique du performatif* (Paris : Éds Amsterdam).
- Cabantous, Alain. 1998. *Histoire du blasphème en Occident. XVIe-XIXe siècle* (Paris : Albin Michel).
- Chollet, Mona. 2013. « FEMEN partout, féminisme nulle part ». *Le Monde diplomatique*, en ligne, URL : <http://www.monde-diplomatique.fr/carnet/2013-03-12-FEMEN>
- Connell, Raewyn. 2014. *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie* (Paris : Éds Amsterdam).
- Court, Martine. 2016. « Incorporation ». Rennes Juliette (dir.). *Encyclopédie critique du genre* (Paris : La Découverte), 321-330.
- De Lagasnerie, Geoffroy. 2017. *Penser dans un monde mauvais* (Paris : PUF)

Delaume, Chloé. 2013. « Les FEMEN : bonnets pleins, idées creuses ». *Vanity Fair*, en ligne, URL : www.vanityfair.fr/actualites/international/articles/FEMEN-chloe-delaume-bonnets-pleins-idees-creuses/1739

Descarries, Francine. 2015. « L'antiféminisme, expression sociopolitique du sexisme et de la misogynie : « C'est la faute au féminisme ! » ». Lamoureux, Diane & Francis Dupuis-Déri. *Les antiféminismes. Analyse d'un discours réactionnaire*. (Montréal : Les Éditions du remue-ménage), 75-89.

Despentes, Virginie. 2006. *King Kong Théorie* (Paris : Grasset).

Ernaux, Annie. 2008. *Les années* (Paris : Gallimard).

Falconnier, Isabelle. 2011. « Sacrées féministes ». *L'Hebdo*, en ligne, URL : <http://www.hebdo.ch/nepartonspasfaches129671.html>

FEMEN. 2013. *FEMEN* (Paris : Calmann-Lévy).

FEMEN. 2015. *Manifeste FEMEN* (Paris : Éds Utopia).

Fourest, Caroline. 2014. *Inna* (Paris : Grasset).

Fraisse, Geneviève. 2014. *Les excès du genre* (Paris : Lignes).

Goffman, Erving. 1975. *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps* (Paris : Minuit).

Graezer Bideau, Florence, Kilani Mondher & Francine Saillant (dir.). 2011. *Manifeste de Lausanne. Pour une anthropologie non hégémonique* (Montréal : Liber).

Greco, Luca. 2011. « L'insoutenable légèreté de la matérialité des corps ». *Carnet Realista de Marie-Anne Paveau*, en ligne, URL : <https://hypotheses.org/14077>

Greco, Luca. 2013. « Exhumer le corps du placard. Pour une linguistique *queer* du corps *king* ». Zoberman, Pierre *et al.* (dir.). *Ecritures du corps. Nouvelles perspectives* (Paris : Classiques Garnier), 269-288.

Guillon, Claude. 2008. *Je chante le corps critique. Les usages politiques du corps* (Béziers : H&O).

Guillon, Claude. 2014. Quel usage politique de la nudité ? *Échos des luttes. Le corps critique (textes republiés)*, en ligne, URL : <https://lignesdeforce.wordpress.com/2014/11/11/quel-usage-politique-de-la-nudite/>

Haraway, Donna. 1988. « Situated knowledges : the science question in feminism and the privilege of partial perspective ». *Feminist Studies* 14-3, 575-599.

Harding, Sandra. 1993. « Rethinking Standpoint Epistemology: What is Strong Objectivity? ». Alcoff, Linda & Elizabeth Potter (éds). *Feminist Epistemologies* (New York/London: Routledge).

Houdebine-Gravaud, Anne-Marie. 2001. « La féminisation des noms de métiers en français ». Stistrup Jensen, Merete. *Nature, langue, discours* (Lyon : Presses Universitaires de Lyon), 95-107.

Julien, Marie-Pierre *et al.* 2006. « Le corps : matière à décrire », *Corps* 1, 45-52.

Kennedy Duncan. 2008. *Sexy dressing. Violences sexuelles et érotisation de la domination* (Paris : Flammarion).

Laugier, Sandra. 2004. « Désaccord, dissentiment, désobéissance, démocratie ». *Cités*, en ligne, URL : <https://www.cairn.info/revue-cites-2004-1-page-39.htm>, 39-53.

Le Brun, Annie. 1977. *Lâchez tout* (Paris : Le Sagittaire).

- Le Brun, Annie. 2000. *Du trop de réalité* (Paris : Stock).
- Levy, Linn. 2015. « Paul B. Preciado, par-delà le bien et le mâle ». *Le Temps*, en ligne, URL : <http://www.letemps.ch/societe/2015/07/02/paul-b-preciado-dela-bien-male>
- Métivier, Francis. 2012. « MARIAGE GAY. Civitas vs les FEMEN : du visage aux seins nus, ce que Levinas nous enseigne ». *L'Obs*, en ligne, URL : <http://leplus.nouvelobs.com/contribution/708690-mariage-gay-des-visages-et-des-seins-de-levinas-aux-FEMEN.html>
- Neves, Patricia. 2014. « Les FEMEN parlent le langage de notre époque : le trash », interview de Marie-Josèphe Bonnet. *Marianne*, en ligne, URL : <http://www.marianne.net/Les-FEMEN-parlent-le-langage-de-notre-epoque-le-trasha241274.html>
- Paveau, Marie-Anne. 2014 a. *Le discours pornographique* (Paris : La Musardine).
- Paveau, Marie-Anne. 2014 b. « Quand les corps s'écrivent. Discours de femmes à l'ère du numérique ». Bidaud, Eric. *Recherches de visages. Une approche psychanalytique*, en ligne, URL : <https://hal-univ-paris13.archives-ouvertes.fr/hal-01163501/document>
- Paveau Marie-Anne. 2013. « La petite vertu discursive des FEMEN ». *Carnet de recherche La pensée du discours*, en ligne, URL : <http://penseedudiscours.hypotheses.org/11603>
- Paveau, Marie-Anne. 2009. « Mais où est donc le sens ? Pour une linguistique symétrique ». *Res per nomen*, en ligne, URL : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00477257/document>, 21-31.
- Paveau, Marie-Anne & Pierre Zoberman. 2009. « Corpographèses ou comment on/s'écrit le corps », *Itinéraires. LTC*, 2009-1, en ligne, URL : <https://itineraires.revues.org/321>, 7-19.
- Preciado, Paul B. 2014. « Le courage d'être soi ». *Libération*, en ligne, URL : http://www.liberation.fr/chroniques/2014/11/21/le-courage-d-etre-soi_1147950
- Puech, Christian. 1997. *Benveniste et la représentation de la « discipline linguistique »*. *Linx 9*, en ligne, URL : <http://linx.revues.org/1090>, 385-396.
- Riot-Sarcey, Michèle. 2008. *Histoire du féminisme* (Paris : La Découverte / Repères).
- Shevchenko, Inna. 2012. « Le Sextrémisme : la nouvelle voix du féminisme ». *Le Huffington Post*, en ligne, URL : <http://www.huffingtonpost.fr/inna-shevchenko/feminisme-FEMEN-sextrémismeb2628489.html>
- Skeggs, Beverley. 2015. *Des femmes respectables. Classe et genre en milieu populaire* (Marseille : Agone).
- Thuillier, Jean-Paul. 2011. « Virilités romaines. Vir, virilitas, virtus ». Corbin, Alain, Courtine, Jean-Jacques & Georges Vigarello (dir.). *Histoire de la virilité. 1. L'invention de la virilité. De l'Antiquité aux Lumières* (Paris : Seuil), 65-111.
- Timmerman, Gaëlle. 2013. « FEMEN : une nouvelle forme de militantisme ? À quel prix et avec quelle efficacité ? ». *Analyses & Études*, en ligne, URL : <http://www.sireas.be/publications/analyse2013/2013-07int.pdf>
- Van Enis, Nicole. 2012. *Féminismes pluriels* (Bruxelles : Aden).
- Wittig, Monique. 1973. *Le corps lesbien* (Paris : Minuit).
- Yaguello, Marina. 2001. « Masculin/féminin : dissymétries grammaticales ». *Les Mots et les femmes. Essai d'approche socio-linguistique de la condition féminine* (Paris : Payot), 115-139.

NOTES

1. Emission *Infrarouge*, RTS, 25 novembre 2014.
 2. <http://hommelibre.blog.tdg.ch/archive/2014/11/26/zemmour-regret-ou-progres-262234.html>
 3. Comme le rappelle Bard (2013), la Barbe a été fondée en 2008, Osez le féminisme en 2009, et la première grande manifestation de la Marche mondiale des femmes a eu lieu en 2000.
 4. « L’anti-intellectualisme des FEMEN heurte le goût des féministes pour la « théorie » ». (Bard 2012 : 240)
 5. Néologisme apparu à Montréal en 2012 lors d’une manifestation étudiante nue (https://www.youtube.com/watch?v=Z8sQSHOY_wY).
 6. On trouve par exemple chez Bard cet effort de clarification : « Finalement, qu’est-ce qu’un corps féministe ? C’est un corps qui trouble le genre. Des suffragettes aux Femen, on voit peut-être diminuer la crainte de la masculinisation des femmes et se mettre en place un cycle de féminophobie, qui concernerait autant le corps « naturel » (cachez ce sein) que le corps « artifice », sexualisé (cachez ce string). C’est aussi un corps combatif qui dégage de la force soit par le muscle et le mouvement, soit avec des accessoires, et assume les risques de l’action. C’est encore un corps qui dérange, un corps déplacé, présent là où il n’est pas bienvenu, là où il est parfois interdit. C’est sans doute un corps qui parvient à exprimer le statut de victime qu’ont les femmes, mais encore plus un corps qui indique une issue par la révolte et le rejet des conventions » (2012 : 239).
-

ABSTRACTS

Body activism is a new argumentative strategy used by feminist militants. As Fraisse points out, “the body is obviously part of fantasies and images at the heart of debates on sex and gender” and the body is also “a speaking materiality”, “a language of emancipation” (2014). This article explores and analyzes feminist nudity understood as a discursive strategy of resistance. I will pay particular attention to the body performances of Femen, a feminist group created in Ukraine in 2008, recognizable by its activism as regards toplessness. I will first describe the rhetorical particularities of this movement: by choosing postures attributed stereotypically to women, usually in a discriminant way, Femen invests the body politically, and operates a transformation of the body’s performances and constraints. I will discuss goals and interpretations of this argumentative strategy. I will also reflect on the discursive processes of creating or deconstructing stereotypes about the body. Moreover, I will envisage the various ways of repoliticizing the body, considering it as an instrument of communication and argumentation and as a material to understand society.

Entre autres nouvelles élaborations argumentatives, la réflexion féministe contemporaine accueille un activisme non pas des mots, mais du corps : comme le relève Fraisse, si « le corps est évidemment partie prenante du fantasme et de l’image, au cœur des débats sur sexe et genre », il est aussi « une matière qui parle », « un langage de l’émancipation » (2014). La présente contribution prolongera cette observation en proposant une analyse discursive de corps

féministes exhibés, ces derniers pouvant être considérés comme des textes de résistance. Elle sera plus précisément consacrée à une analyse discursive des pratiques corporelles du mouvement *Femen*, collectif féministe fondé en Ukraine en 2008, reconnaissable par sa nudité et ses « opérations coups de seins ». Il s'agira premièrement de décrire les particularités rhétoriques des corps-textes de ce mouvement : en adoptant des postures stéréotypiquement attribuées aux femmes et les stigmatisant, le collectif *Femen* investit politiquement le corps, et opère un détournement des exhibitions/aliénations (entre autres patriarcales) de ses performances. Enjeux et réception de ce retournement de stigmatisme seront discutés. Il s'agira également de réfléchir aux procédés discursifs de construction/déconstruction d'évidences sur le corps et aux modes possibles de repolitisation de ce dernier, envisagé ici comme instrument de communication/argumentation et comme lieu d'intelligibilité du social (Berthelot 1994).

INDEX

Mots-clés: analyse du discours, corps, FEMEN, féminisme, texte

Keywords: body, discourse analysis, FEMEN, feminism, text

AUTHOR

STÉPHANIE PAHUD

École de français langue étrangère (UNIL)